

TRENTE-DEUX ANS D'AGE
VINGT-CINQ ANS DE CÉLÉBRITÉ

YEHUDI MENUHIN

YEHUDI MENUHIN est la modestie même. La moindre « starlett » débarquant à Paris s'arrange pour y faire une entrée photographique, devant les représentants, convoqués tout exprès, de la presse écrite, parlée et filmée. Yehudi Menuhin, dont on peut bien dire qu'il est le plus grand violoniste du monde, a fait à Paris une arrivée discrète. Quelques amis seulement, dont son impresario Maurice Dandelot et le grand chef d'orchestre roumain George Enesco, l'attendaient à la gare de l'Est, à la descente du train qui l'amenait de la Suisse allemande.

Yehudi Menuhin et sa jeune femme ont trouvé que c'était beaucoup mieux comme ça...

Que Yehudi Menuhin ait peu de goût pour les manifestations d'enthousiasme sur les quais de gare ou les aires des aérodromes, on le comprend assez : il a trente-deux ans, étant né à New-York le 22 avril 1916, et, depuis vingt-cinq ans déjà, il connaît la gloire; il est devenu célèbre du jour au lendemain, à sept ans, à l'issue de son premier concert, au cours duquel, accompagné par l'Orchestre philharmonique de Philadelphie, il avait interprété des œuvres de Mozart avec une maîtrise qui faisait dire à Sigmund Anker, son premier maître : « C'est moi qui suis censé lui donner des leçons, mais c'est moi qui ai tout à apprendre de lui ! »

Aujourd'hui, comme Mozart, qui jouait du piano et du violon à cinq ans, comme Saint-Saëns, qui à quatre ans devinait la note qu'on venait de frapper sur le clavier, comme Fritz Kreisler, violoniste remarquable dès l'âge de cinq ans, il est cette rarissime exception : l'enfant prodige qui, dans sa maturité, tient, et au-delà, les merveilleuses promesses de ses jeunes années.

Un trio d'enfants prodiges

Son père et sa mère, qui vivaient très modestement à New-York, se passaient souvent de manger pour aller au concert. Ils adoraient la musique, mais n'étaient pas musiciens. Leurs trois enfants, pourtant, ont développé des dons musicaux extraordinaires.

Yehudi était déjà célèbre, mais portait encore des culottes courtes, quand un autre membre de la famille, sa sœur aînée Hepzibah, se révéla une pianiste si extraordinaire qu'il apparut bientôt qu'il eût été criminel de l'empêcher de se produire en public. Avec son frère, elle devait donner à travers le monde une série de récitals inoubliés. On avait crié au prodige pour Yehudi. On cria au miracle pour Hepzibah, dont un éminent chef d'orchestre, le Dr Malcolm Sargent, a déclaré qu'elle aurait pu faire la même éblouissante carrière que son frère, s'il lui avait plu et si la vie ne l'avait orientée sur d'autres voies.

Mais ce n'était pas tout ! Il y avait un troisième enfant, Yalta. Quelques années plus tard, la petite cadette s'affirma, elle aussi, une pianiste de classe exceptionnelle et le jour vint où les trois Menuhin,

veut cependant être un HOMME COMME LES AUTRES

qui s'adoraient et communiaient dans une même passion pour Mozart, J.-S. Bach et Beethoven, parurent ensemble sur la scène. Ce fut un triomphe. L'« équipe Menuhin », un des plus extraordinaires phénomènes de l'histoire de la musique, était constituée. Elle dura plusieurs années.

Seule s'en désolait parfois, dans son amour maternel, la bonne Mme Menuhin, à qui il arrivait de dire avec mélancolie :

— Cette famille finira par se transformer en cirque !

Amour, amour...

L'« équipe Menuhin », aujourd'hui, n'existe plus.

Elle commença à se dissocier en 1939, à Londres, quand Yehudi, à l'issue d'un concert, fit la connaissance d'une ravissante Australienne, Miss Norah Ruby Nicholas. Son père était un riche fabricant de produits pharmaceutiques de Melbourne.

Elle n'était pas musicienne, elle ne chantait pas, mais, dès le premier jour, les deux jeunes gens avaient décidé de leur destin : le 20 juin 1939, on célébrait leur mariage, retardé de quelques jours à cause d'un concert de Toscanini, auquel Yehudi avait tenu à assister.

Quelques mois plus tard, Yalta, devenue une grande jeune fille de seize ans et demi, se maria à son tour et se fixa à Los Angeles, avec son époux, Hepzibah, enfin, découvrait le prince charmant... en la personne de son beau-frère, devenant Mme Lindsay Nicholas et s'en allait vivre en Australie.

Durant la guerre, Yehudi Menuhin donna de nombreux concerts au bénéfice de la Croix-Rouge. Paris à peine libéré, il franchissait l'Atlantique pour venir, à la demande du général de Gaulle, donner à l'Opéra le récital qui allait marquer officiellement la reprise de sa vie de virtuose illustre, que les capitales se disputent et qui doit faire preuve de beaucoup de volonté et d'énergie pour s'accorder le loisir d'être, à certaines époques et pour un temps déterminé, « un homme comme les autres ».

La vie d'un sage

Ces repos périodiques, Moshe Menuhin avait, dès l'origine, compris qu'ils étaient indispensables pour ménager les dons merveilleux de son fils, s'il entendait lui épargner le destin auquel sont à l'ordinaire promis les enfants prodiges lorsque des parents cupides n'ont vu en eux



Yehudi Menuhin aurait pu aussi être un « jeune premier » à Hollywood.

qu'un capital à exploiter. La saison de concerts de Yehudi durait trois mois. Durant les neuf autres, il se reposait, poursuivait ses études — il a suivi des cours en Sorbonne — et menait la vie normale d'un adolescent « occupé à devenir un homme ».

Cette même discipline, Yehudi Menuhin se l'impose aujourd'hui encore. En octobre, après avoir joué à Londres, à Bruxelles, à Amsterdam, à Lausanne et dans d'autres grandes villes d'Europe, il rentrera aux Etats-Unis pour aller, durant quelques mois, vivre dans sa vaste propriété de Californie la calme existence d'un gentleman-farmer.

Il jouera du violon chaque matin pendant deux heures et demi, déjeunera copieusement — il ne fume pas, mais il est gros mangeur et apprécie les vins de France — jouera avec ses enfants, Zamita et Kro, puis, au volant de son automobile, s'en ira faire quelque longue promenade dans la campagne, à moins qu'il ne préfère se livrer à l'une de ses deux distractions favorites: les échecs et la danse.

Car Yehudi Menuhin — et c'est là le chef-d'œuvre de Moshe Menuhin — est, dans la vie, un homme « comme les autres », qui possède l'instimable privilège d'oublier son génie lorsqu'il ne le met pas au service de ses dieux.

AD'SA

LA BELLE

400.000 LECTEURS
Étant les
PETITES ANNONCES
de **La Presse**
UTILISEZ-LES !!!



La

Tous les mardis

MARDI 15 JUIN 1948

IGNORÉE D'UN MARQUIS, DÉÇUE PAR

MARGARET-ROSE d'ÉCOSSE EPOUSERA UN PRINCE CHARMANT

(De notre correspondant particulier à Londres.)

Il y a à Londres un homme dont les moindres faits et gestes sont passionnément épiés par les gens avides de nouvelles : c'est l'attaché militaire danois, le prince Georges de Danemark. Si Georges de Danemark retient ainsi l'attention c'est parce que tout le monde fait de lui le fiancé plus ou moins clandestin de Margaret-Rose, seconde fille des souverains britanniques, qui, encore petite fille il y a un an, est en train de devenir femme... et fort jolie femme, encore qu'elle n'ait pas encore atteint ses dix-huit ans.

Le prince Georges l'a rencontrée en novembre dernier, au mariage de la princesse Elizabeth où il était venu en permission, car il servait, à l'époque, à Copenhague dans la cavalerie de la Garde Royale. Ce colosse athlétique et bronzé fut-il sensible à un esprit de répartie et à un sens de l'humour qui ont valu à la fille cadette de George VI une réputation de finesse non exempte de roserie ? Ou, plus simplement, fut-il séduit par le charme très « fruit vert » de Margaret-Rose ? Toujours est-il qu'il ne la quitta guère pendant son séjour à Londres et que la princesse se permit d'apprécier ses assiduités, ce qui ne saurait surprendre, le prince de Danemark ayant de son côté toutes les qualités pour jouer les princes charmants. Peut-être aussi Margaret-Rose prêta-t-elle aux propos de son admirateur une oreille d'autant plus aisément attentive qu'elle relevait en quelque sorte de deux chagrins d'amour successifs, ce qui est beaucoup quand on a dix-huit ans.

Un célibataire endurci

Le premier avait eu pour cause le lieutenant de vaisseau marquis de Milford-Haven, cousin germain du mari d'Elizabeth et dont les succès féminins ne se comptent plus. On affirme même que c'est sur lui que la princesse Elizabeth avait d'abord jeté son dévolu. Mais Milford-Haven, célibataire convaincu, demura de glace et « passa la main » à son cousin Philippe sans se douter qu'en s'éloignant de Buckingham Palace il brisait non pas un cœur mais deux. Car depuis le jour même de ses quatorze ans, la petite Margaret-Rose adorait en silence ce marin, aussi beau que son oncle Mountbatten et auréolé du prestige de ses innombrables conquêtes.

Raison d'Etat

Après l'amour silencieux, il y eut l'amour ouragan. L'objet en fut cette fois un homme dont les propres aventures sentimentales ont fait couler beaucoup d'encre : Michel de Roumanie qui, à l'époque, portait encore la couronne.

Margaret-Rose ne le connaissait que par ses photographies et ce qu'elle avait entendu dire de lui. Mais cela suffisait. Ce jour-



« Vous n'êtes pas « new-look », déclara en riant la princesse Margaret-Rose au colonel des highlanders, dont... »